

LETTRE 18

Saint Victrice évêque de Rouen; avait écrit à saint Paulin par un de ses diacres, nommé Paschase, accompagné d'un appelle Urse, qui n'était que catéchumène. Cette lettre fut rendue à saint Paulin, lors qu'il était à Rome; et il fut tellement charmé de la conversation de Paschase, que pour en jouir plus longtemps, il le mena avec son compagnon à Nole. La maladie qui survint à notre saint, et à Urse, dès qu'ils furent arrivés, obligea ces d'eux messagers de rester plus de temps, qu'ils n'avaient dessein. C'est ce que saint Paulin mande à saint Victrice. Il fait ensuite l'éloge de ce saint évêque avec beaucoup d'éloquence.

Paulin, au bienheureux, et vénérable Père Victrice.

Enfin Dieu nous a donné en un instant, lorsque nous ne l'espérions plus, ce que nous avions longtemps cherché, et désiré avec ardeur, sans que nous l'eussions pu trouver; je veux dire, une occasion favorable pour vous écrire, et vous faire tenir nos lettres par quelque personne de même croyance que nous, et qui fût en esprit de notre Seigneur, de vos amis, et des nôtres. Car nous avons eu le bonheur, étant allés à Rome, pour assister à la célèbre fête du prince des apôtres, d'y rencontrer le très digne diacre, notre cher frère Paschase, que nous avons salué avec d'autant plus de respect, et de marques d'affection, que nous avons connu qu'il est non seulement notre confrère dans l'exercice du ministère sacré, mais même qu'il a l'honneur d'être de votre clergé, et le digne membre d'un corps d'autant plus célèbre, qu'il est animé du même esprit que vous.

Mais il faut vous avouer ingénument la violence que nous lui avons faite. Il voulait sortir promptement de la ville, et retourner en diligence chez vous. Nous ne pouvions désapprouver son dessein, qui était très juste, et qui venait de la pieuse impatience qu'il avait de vous revoir. Cependant après lui avoir fait bien des civilités pour l'amour de vous, nous l'avons retenu, et conduit à Nole; afin qu'il bénît notre petit logis, en y répandant quelque peu des lumières, et des grâces, dont votre âme est remplie; et que nous eussions le plaisir de posséder quelque temps une portion de vous-même, en voyant celui qui vous représente parfaitement. Car il est aisé de connaître par la modestie de ses moeurs, l'humilité de son coeur, la douceur de son esprit, la pureté de sa foi, et la sagesse, qui règle toutes ses paroles, qu'il est véritablement un de vos disciples, et le digne compagnon de vos voyages.

Pardonnez lui donc, je vous prie, son retardement à cause de nous; ou plutôt pardonnez nous à cause de lui. Car soit que vous condamnerez son retardement, ou que vous désapprouviez notre hardiesse, nous avons lieu d'espérer que la charité de notre Seigneur, qui règne dans votre coeur, vous portera à excuser l'une, et l'autre faute; puisque c'est la même charité qui lui a inspiré de rester avec nous, et qui nous a excité à le retenir par force.

Nous avons crû avoir droit de s'arrêter, comme une personne qui nous appartient : non par une usurpation criminelle, mais par les liens de notre foi, et de notre amitié, qui nous persuadait que ce qui était à vous, était aussi à nous; et qu'assurément vous le croiriez avoir été de votre compagnie, au même temps que vous saviez qu'il était en la notre. Car quoique nos corps soient séparés les uns des autres par la vaste étendue de plusieurs provinces; toutefois, comme nous vivons et demeurons en notre Seigneur, nos âmes sont unies par son Esprit, qui est présent en tous les lieux du monde; et qui nous faisant être les membres du même corps, fait aussi que nous n'avons qu'un coeur, et qu'une âme en un seul Dieu.

Cette pensée nous a servi comme d'un miroir spirituel, pour connaître les sentiments que vous avez pour nous; et l'étroite amitié qui nous lie conjointement, nous a fait croire que la grâce divine vous ferait expliquer favorablement la liberté que je prenais de retenir ainsi votre frère, et que vous n'en jugeriez autre chose, sinon que nous avions voulu par là vous donner des marques de la sincérité de notre affection, en honorant un des membres de votre corps, et en baisant la frange de votre robe.

Il est vrai que nous n'avons pas eu toute insatisfaction que nous espérions du séjour que nous l'avons obligé de faire chez nous. Car nous avons perdu plusieurs jours de son entretien à cause d'une grande maladie, dont la divine Miséricorde nous a voulu frapper, pour notre bien, et notre avancement spirituel. Mais celui qui console les humbles, et qui guérit ceux qui ont le coeur contrit, nous a consolé par la présence de ce cher frère Paschase, qui adoucissait les peines de notre esprit, en donnant du soulagement à notre corps. Car vous savez que l'assistance d'un bon ami, est un excellent remède pour soulager les faiblesses de l'âme; et que lorsque deux fidèles sont parfaitement unis par le lien d'une sainte amitié, Jésus Christ ne manque jamais de se trouver au milieu d'eux, et de prendre part à l'exercice de leur charité.

Il est vrai que ce n'a pas été seulement notre indisposition qui a causé de la tristesse, et de la compassion à ce cher frère Paschase : il a aussi été vivement touché de l'extrême maladie de notre cher fils Urse, qui l'avait suivi en son voyage; et nous pouvons dire qu'il a fait paraître en cette occasion qu'il est véritablement plein d'une foi vive, et d'une ardente charité, puisqu'il endurait en son âme par un sentiment de compassion, tout ce que ce malade souffrait en son corps.

C'est ce qui me fait croire que notre Seigneur a regardé favorablement ce pauvre infirme, en considération de l'humilité de Paschase; et qu'ayant permis qu'il ait été malade jusqu'à la mort, il l'a retiré de ce péril par le mérite de la foi, et des charitables offices de son Compagnon. Il semble même qu'il n'a permis que celui-là fût attaqué d'une dangereuse maladie, que pour éprouver la constance de Paschase; et que pour faire connaître en cette occasion, combien est puissante auprès de lui l'intercession de saint Félix son illustre confesseur, et notre très aimable patron. Car ce malade a trouvé son salut dans le péril, puisqu'ayant été baptisé dans son lit par les mains de Paschase, il a reçu une parfaite santé de l'âme, et du corps.

Comme Dieu a toujours favorisé votre Eglise, et protégé ceux qui sont à vous, en quelque lieu qu'ils soient et qu'il a bien voulu se laisser fléchir aux prières que l'on a faites, pour Urse, et l'a redonné à notre frère Paschase, et aux soins que nous avons apportés conjointement avec lui; nous avons lieu d'espérer qu'il le fera arriver chez vous en bonne disposition, et avec l'avantage d'être délivré de la servitude du péché, et soumis aux douces lois de la justice chrétienne.

Nous croyons même que dès qu'il sera chez vous, il y fera de grands progrès dans la vertu, et qu'il tâchera de devenir semblable à Paschase et en profitant des instructions que vous aurez la bonté de donner à l'un, et à l'autre, en qualité de leur maître.

Notre très cher frère Tychique, votre fidèle associé dans le sacré ministère, faisant votre éloge, ou plutôt publiant les merveilles que Dieu a faites par votre moyen, nous a appris combien de lumières, notre Seigneur avait répandues par votre instruction dans les pays, où il n'y avait auparavant que d'épaisses ténèbres. Il nous a dit de quelle manière la divine Providence, qui tire les nuées des extrémités du monde, vous avait attiré des pays éloignés comme une nuée lumineuse, et disposée à se résoudre en pluie, pour éclairer son peuple, et l'arroser des eaux salutaires de la grâce.

De sorte que comme autrefois *le peuple, de la tribu de Zabulon, et ceux de Nephtali, qui étaient sur le chemin, au-delà du Jourdain, et dans la Galilée; (Is 9,1) ces peuples, dis-je, qui étaient au milieu des ombres de la mort, virent tout d'un coup une grande lumière, (Mt 4) lorsque le Sauveur y annonça sa doctrine céleste.* Aussi nous avons vu en nos jours quelque chose de semblable arrivé dans le pays des Moriniens, qui est à l'extrémité de la terre, et battu sans cesse ses flots de l'océan.

Car ces peuples, extrêmement éloignés du fleuve du Jourdain, qui ne demeuraient que dans des cavernes, et cachés dans les sablons de la mer, avant que l'on eût cultivé les extrémités de leurs déserts, ont été divinement éclairés par votre moyen. De fiers barbares, qu'ils étaient, ils sont devenus doux, et traitables; et leur cœur ayant perdu cette dureté, qui leur était naturelle, s'est rendu flexible à l'amour de Jésus Christ.

Ces forêts autrefois affreuses, et désertes, et ces côtes de mer, où l'on ne voyait que des corsaires étrangers, ou que des voleurs, originaires du pays, sont maintenant remplies, de plusieurs saintes troupes de fidèles. Les villes, les bourgades et les îles sont habitées par un grand nombre de chrétiens; et plusieurs, à l'imitation du chœur des anges, chantent continuellement les louanges de Dieu dans les forêts où ils ont établi des églises, et des monastères, et où ils vivent ensemble dans une profonde paix.

Il est vrai que l'on peut dire que notre Seigneur fait encore de semblables changements dans la France, et dans les autres provinces; qu'il cherche continuellement par tout le monde .ceux qui sont dignes de lui; que dans chaque nation il se communique aux âmes saintes; et qu'il se présente avec soin, et se fait connaître avec plaisir, à ceux qui sont embrasés du feu de son amour,

Mais comme il désire de faire de vous un vase d'élection, il vous a choisi sur les côtes maritimes du pays Nervien, où l'on n'avait que fort légèrement annoncé les vérités de l'Evangile, afin qu'elles parussent avec plus d'éclat en votre personne; que les cœurs, à votre imitation, fussent plus échauffés de son amour, et qu'on le connût plus parfaitement. Il vous a, dis-je, choisi pour publier ses grandeurs, et ses miséricordes, et pour faire en sorte que son nom glorieux, étant connu, et adoré en Occident, fut ensuite honoré de même par toute la terre.

La ville de Rouen, qui, avant que vous en fussiez évêque, était si peu considérable, qu'à peine savait-on son nom dans les provinces voisines, est maintenant si célèbre, qu'on en parle

avec éloge dans les pays les plus éloignés, et qu'on la met entre les villes recommandables, par les lieux de sainteté, dans lesquels Dieu fait éclater sa puissance, et sa miséricorde.

C'est sans doute avec beaucoup de justice que l'on fait l'éloge de cette ville, puisque l'on y voit, comme on a vu dans l'Orient en la ville de Jérusalem, les chefs des saints apôtres, qui y ont été apportés par vos soins; et dont l'esprit réside en votre personne, comme dans un sanctuaire. Ils ont choisi pour un des sièges de leur empire, une ville, où ils étaient autrefois étrangers; et en y allumant secrètement dans les cœurs des fidèles les flammes du saint amour, ils font éclater aux yeux de tout le monde, par leur intercession, les merveilleux effets de la Puissance divine.

C'est par une sage conduite de la Providence que les amis de Dieu, et les princes du vrai peuple d'Israël, qui approchent de sa Majesté suprême, demeurent en esprit, et travaillent avec vous dans une ville, où jour, et nuit on loue Dieu, en la compagnie des saints anges; où ces grands saints ont le plaisir d'entendre publier sans cesse les grandeurs de Jésus Christ, et où ils voient une alliance des vertus les plus nobles, qui se repose dans le cœur des fidèles, comme dans de paisibles, et agréables demeures.

Ce leur est une satisfaction indicible d'ouïr vos chastes ouailles publier tous les jours les louanges de Dieu, lorsqu'ils chantent ensemble les psaumes sacrés, et que le mélodieux concert de leur voix charme agréablement ceux, qui sont dans les églises, et même dans les monastères les plus solitaires.

Quelle joie n'ont-ils pas, lorsqu'ils considèrent ce grand nombre de vierges, qui sont par la pureté de leurs corps, et de leurs cœurs un divin sanctuaire à Jésus Christ. Ne leur est-ce pas une chose bien délicieuse de voir la ferveur, et la pureté de ces vénérables veuves, qui jour, et nuit ne cessent de s'appliquer au service de Dieu, et à l'exercice des oeuvres de charité ? Enfin ne sont-ils pas agréablement charmés de la continence secrète des personnes mariées, qui s'occupant assidûment à l'oraison, et aux oeuvres de piété, invitent Jésus Christ à les honorer de sa visite, et à s'approcher d'une couche, où l'époux, et l'épouse n'usent point de la liberté du mariage, mais y gardent la même retenue, que s'ils étaient frère, et soeur.

C'est cette admirable chasteté conjugale qui les unit étroitement à ce divin Sauveur, et qui les rendant agréables aux esprits bienheureux, les met en état d'être honorés de leurs visites, et comblés de leurs faveurs.

Ces saintes personnes ne sont pas toutefois privées de la consolation que Dieu donne aux mariés, d'une heureuse postérité. L'amour que ces fidèles ont pour vous, les porte à regarder comme leurs propres enfants, tous ceux que vous engendrez spirituellement par vos prédications. Ils vous aiment en eux, et Jésus Christ en vous; et ils sont paraître dans leur ville par l'éclat de leurs bonnes oeuvres, la vertu toute-puissante de Jésus Christ, et le désir qu'ils ont de seconder votre zèle dans le ménagement du salut des hommes.

Remercions donc, et glorifions celui qui n'abandonnant pas l'ouvrage de ses mains, veut que *tous les hommes soient sauvés, et viennent à la connaissance de la vérité.* (I Tim 2,4) Et qui pour cet effet court par toute la terre par le moyen de prédicateurs de son Evangile, qui ont l'honneur d'être ses pieds.

C'est de cet illustre emploi qu'il a bien voulu vous honorer, vous faisant entre un de ses pieds. Il vous, a chassé, et préparé pour franchir cette carrière; afin que par votre ministère, il puisse courir à pas de géant, et qu'il ait la gloire *de marcher sur l'aspic, et le basilic, et de fouler au pied le lion, et le dragon.* (Is 18,6)

C'est pour le même sujet qu'il n'a pas permis que votre doctrine, semblable à un flambeau brillant, demeurât cachée sous l'obscurité, et et le silence d'une vie privée, comme sous un boisseau : mais il a voulu qu'elle fût élevée sur le siège apostolique de l'épiscopat, comme sur le chandelier; afin que répandant sa lumière dans la maison de l'Eglise, elle servît à éclairer un grand nombre de personnes.

Mais de quel admirable moyen s'est-il servi pour vous faire connaître la vérité de notre religion ? Il a voulu que les fonctions séculières fussent comme un apprentissage des exercices spirituels, auquel il vous destinait. Il a fait de vous, un soldat, avant que d'en faire un évêque; afin qu'en combattant pour les intérêts de César, vous apprissiez à combattre pour les intérêts de Dieu; qu'en devenant plus robuste par les fatigues militaires, vous fussiez plus disposé à soutenir les travaux, et les peines qu'il faut essayer dans les combats spirituels; que votre esprit fût plus ferme pour confesser la vérité, et que votre corps, accoutumé aux souffrances, fût plus propre à s'exposer au supplice, pour la défense de la foi.

Ce grand dessein de la Providence de Dieu sur vous, a paru merveilleusement, lorsque vous avez quitté la profession des armes à la vue de toute l'armée, pour soutenir la religion chrétienne. Je parle de cette belle action que vous faites par un mouvement extraordinaire de

l'amour de Dieu, qui voulant triompher en votre personne de la malice des impies, vous inspira de paraître au milieu du camp, revêtu de l'éclat de vos armes, et dans ce superbe, et terrible équipage, que votre coeur avait déjà méprisé.

Toute l'armée fut surprise de vous voir dans un si formidable appareil en un temps où il ne s'agissait pas de combattre. Mais elle fut beaucoup plus étonnée, lors qu'elle vous vit allez vous présenter au tribun idolâtre, pour lui dire que vous renonciez au serment militaire; que vous quittiez avec plaisir ces armes cruelles, qui ne sont destinées qu'à verser du sang, pour vous revêtir intérieurement des armes de la paix, et de la justice chrétienne; et que vous ne vouliez plus être armé de fer, parce que vous étiez armé de Jesus Christ.

Le diable, cet ancien serpent, ne pouvant souffrir cette grandeur de courage, excita contre vous la fureur du tribun; il inspira à cet impie de vous faire fouetter cruellement, et de vous briser à coups de bâtons. Dans ce cruel supplice votre corps fut tout rompu, et tout déchiré, mais votre courage ne fut pas abattu; parce qu'il était fortifié, et soutenu du bois de la croix.

La rage des bourreaux les rendant plus ingénieux à vous tourmenter, ils redoublèrent vos douleurs, en vous couchant nu sur un grand amas de fragments d'argiles, et de petites pierres aiguës, afin que votre corps fût déchiré de toutes parts, et tout couvert de blessures.

Mais ce cruel tourment ne servit qu'à donner plus d'éclat à votre constance. Car à mesure que ces bourreaux tourmentaient votre corps, notre Seigneur répandait ses consolations dans votre âme; il vous présentait son sein pour vous servir de lit, et sa droite pour vous tenir lieu de couffin : de sorte que quoi que vos plaies fussent encore toutes ouvertes, et toutes enflammées, vous ne laissâtes pas de marcher courageusement vers le quartier du général, vous parûtes en la présence de ce puissant ennemi, avec une résolution, et une fermeté digne de vous, et vous triomphâtes glorieusement de ce cruel tyran.

Ces ministres du démon n'osant plus ajouter de nouveaux tourments à ceux que vous aviez surmontés avec une patience héroïque, délibérèrent de vous faire mourir, dans la pensée que la fin de votre vie serait aussi celle de votre victoire, et de leur honte. Mais le Seigneur des armées, toujours souverainement puissant, et invincible dans les combats, confondit leurs desseins, et amollit la dureté de leur coeur, par l'éclat des prodiges qu'il fit en votre faveur.

Car comme on vous menait au lieu du supplice, et que vous suiviez, ainsi qu'une victime sacrée, celui qui devait vous couper la tête, ce malheureux ayant eu l'insolence de vous faire mille insultes avec de grandes menaces, et de porter sa main profane sur l'endroit de votre cou, où il devait vous frapper de son sabre, fut lui-même frappé d'aveuglement, et les deux yeux lui tombèrent en même temps de la tête.

Ô bonté ineffable de Jésus Christ ! Qui n'admira l'amour que ce divin Maître a pour ses bien-aimés serviteurs ! Lui qui avait prié pour ceux qui le crucifiaient, vengea en même temps l'insulte que l'on avait faite à un de ses confesseurs. Il ne peut souffrir impuni l'outrage que l'on faisait à son martyr, lui qui ne voulut point punir l'horrible attentat que les Juifs avoient exercé sur sa Personne sacrée.

Mais cet effet de sa Justice fut aussi celui de sa miséricorde : cet aimable Sauveur en aveugla un, pour en éclairer plusieurs; et peut-être, afin que celui qui perdit ainsi la vue du corps, reçût celle de l'âme par les lumières de la foi.

Ce grand miracle fut encore suivi d'un autre aussi prodigieux. Le geôlier vous ayant lié si étroitement, en sortant de la prison, que les chaînes étaient enfoncées dans votre chair, vous priâtes les soldats qui vous gardaient, de les desserrer tant soit peu. Mais ces impitoyables se raillant de vos prières, vous implorâtes l'assistance de notre Seigneur, et vous fûtes incontinent exaucé; car les chaînes tombèrent de vos mains en présence de ces barbares, qui n'eurent pas la hardiesse de lier de nouveau celui que Dieu avait rendu libre.

Ils furent même si surpris de ce miracle que Dieu avait fait en faveur de son confesseur, qu'ils coururent tous tremblants vers le général de l'armée, pour l'informer de cette merveille. Ce général ayant oui le récit avec quelque sentiment de piété, en fit aussitôt son rapport au prince, en présence de ces mêmes soldats. Et ce fut encore un nouveau prodige de voir que cet officier ayant changé d'humeur en un instant, de furieux, et de cruel qu'il était, il devint tout d'un coup doux et humain; et celui qui avait juré votre perte, parce que vous aviez fait connaître que vous étiez chrétien, fut lui-même le prédicateur des grandeurs de Jésus Christ.

Nous pouvons dire que ce changement est un effet de la Toute-puissance de Dieu, qui à mon avis, ne vous aimant pas moins qu'il faisait autrefois David, fit en cette occasion, pour vous conserver la vie, le même prodige qu'il avait fait pour sauver celle de ce prince. Car comme Saul, son ennemi, l'étant allé chercher jusqu'au lieu où il s'était retiré, parmi les prophètes, ne le tua point, parce que le saint Esprit arrêta sa fureur, et le changea lui-même en prophète : aussi Dieu changea le coeur de cet officier par une grâce, qui s'est écoulée sur lui de votre plénitude;

puisqu'il est persécuteur des chrétiens, il en devint le défenseur; d'ennemi de Jésus Christ, il fut le prédicateur de sa gloire; il remit en liberté, et déclara innocents ceux qu'il avait emprisonnés, et condamnés comme coupables; et lui qui voulait exterminer les témoins de notre sainte foi, fut obligé de rendre témoignage à la vérité.

Pourquoi donc nous étonnerons-nous de ce que vous êtes maintenant si riche en mérite, et si rempli de grâces; vous qui avez fait un si excellent apprentissage de vertu en l'école de Jésus Christ, et qui avez commencé la pratique des bonnes oeuvres, et à marcher dans le chemin de la piété, ou les autres n'arrivent que par une longue suite de temps, et que par de grands travaux. Douterons-nous encore que vous soyez parfait, vous qui avez commencé par le souverain degré de la perfection ? Et ne devons-nous point être persuadés que vous serez couronné au bout de la carrière, puisque vous avez reçu une couronne dès le commencement de votre course ?

Ah ! que nous donnera des ailes semblables à celles d'une colombe; pour voler vers vous, et nous reposer en présence de votre sainteté ! Nous admirerions, et nous adorerions Jésus Christ notre Dieu, en écoutant les saintes paroles que vous prononcez. Nous croirions arroser ses pieds de nos larmes, et les essuyer de nos cheveux, en rendant ce service aux vôtres. Il nous semblerait que nous baisserions les marques sacrées de sa Passion, en baisant les cicatrices de vos plaies; car enfin vous savez qu'il y a plus de plaisir à toucher les blessures d'un ami, qu'à recevoir des baisers et les caresses d'un ennemi.

Mais hélas ! Malheur à moi, misérable pécheur ! Mes lèvres sont souillées, je n'ai pas su me procurer cet avantage, lorsque j'en ai eu l'occasion; car je crois que vous vous souvenez que j'ai eu l'honneur de voir votre sainteté à Vienne, chez notre bienheureux père saint Martin, à qui Dieu vous avait rendu égal, quoique vous fussiez bien moins âgé que lui.

Depuis cet heureux moment, quoique je ne vous eusse connu qu'en passant, j'ai toujours eu pour votre sainteté une vénération, et une amitié toute particulière; je me suis toujours recommandé à vous, et je vous ai demandé cette même protection pour les miens, qui n'étant qu'un avec moi par la charité de Jésus Christ, qui nous lie étroitement ensemble, vous ont vu en quelque sorte par mes yeux.

En vérité, je suis ravi de pouvoir me glorifier d'avoir eu le bonheur de vous voir, mais je déplore, ma négligence, et mon malheur, de m'être si peu prévalu de la commodité que j'avais de jouir pleinement d'un si grand bien; parce que mon esprit était alors obscurci par les ténèbres de mes péchés, qui m'accablent encore à présent; et j'étais embarrassé des divers soins du siècle, dont il a plu à Dieu de me délivrer. Je reconnus bien alors que vous étiez prêtre; car cela paraissait assez : mais je ne fus pas assez heureux de connaître ce qui était beaucoup plus considérable, en ignorant que le prêtre que je voyais, était aussi un martyr vivant.

Souvenez-vous de moi, je vous supplie, en cet heureux moment que vous sortirez du monde, chargé de mérites, couronné de lauriers acquis par vos souffrances, et revêtu des ornements pontificaux. Ne m'oubliez pas, lorsque les saints anges, venant au-devant de vous, vous porteront au ciel au milieu d'une troupe de martyrs, et de saints évêques; lorsque Dieu, qui éprouve ses élus, de même que les hommes font leur or, et leur argent, vous recevra comme un argent examiné par le feu, et comme un or purifié dans la fournaise du siècle. Enfin, lorsque le Roi éternel vous enchâssera dans son diadème comme une pierre précieuse.

Ce sera dans cet heureux moment, que ce juste Juge reconnaîtra qu'il ne vous doit pas seulement des récompenses pour vos vertus personnelles; mais encore pour celles que pratiquent tous les jours une infinité d'âmes dévotes, de l'un et l'autre sexe, que vous engendrez à Jésus Christ, et que vous formez à la piété par vos paroles, et par l'exemple de votre foi, et de votre sainte vie.

C'est ce qu'on remarque aisément en la personne de votre frère Paschase, est qui l'on voit briller, ainsi que dans un miroir, les rayons de vos vertus. Tellement qu'en considérant la douceur, la civilité, et la sagesse toute céleste, qui reluit dans sa conduite, il nous semblait avoir devant les yeux un tableau raccourci des dons, et des grâces que le ciel vous a communiquées avec tant de largesse;

Vous êtes donc bienheureux d'être le père d'un si grand nombre de saints enfants, de recueillir une si belle moisson, et d'avoir une terre si fertile, qu'elle vous donne le moyen d'offrir à Dieu des grains multipliés au centième, au soixantième, et au trentième; et de recevoir en récompense une gloire proportionnée à l'abondance de ces précieux fruits.

Il paraît bien que le Seigneur vous a prédestiné pour être un des premiers de son royaume céleste, puisqu'il vous a donné la grâce d'égaliser vos oeuvres à vos paroles; afin que la doctrine fût l'aliment de votre vie, et votre vie une doctrine pour les autres. Ainsi, lorsque vous ordonnez à vos disciples de s'exercer dans la vertu, aucun d'eux n'oserait s'excuser sur les difficultés qui s'y

saint Paulin de Nole

rencontrent, puisque vous ne leur commandez rien, dont ils ne voient la facilité dans votre exemple.

VCO